



**Anabases**

Traditions et réceptions de l'Antiquité

24 | 2016

Varia

---

## *Antiquités parallèles (5) N'arrête pas ton char, Ben-Hur !*

Claude Aziza

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/6011>

DOI : [10.4000/anabases.6011](https://doi.org/10.4000/anabases.6011)

ISSN : 2256-9421

### Éditeur

E.R.A.S.M.E.

### Édition imprimée

Date de publication : 10 novembre 2016

Pagination : 285-289

ISSN : 1774-4296

### Référence électronique

Claude Aziza, « *Antiquités parallèles (5) N'arrête pas ton char, Ben-Hur !* », *Anabases* [En ligne], 24 | 2016, mis en ligne le 01 octobre 2019, consulté le 24 mars 2020. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/6011> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/anabases.6011>

---

## Antiquités parallèles (5) N'arrête pas ton char, Ben-Hur !

---

Claude AZIZA

**V**ous avez sans doute, en septembre 2016, pu voir une nouvelle version de *Ben-Hur*. Dix ans auparavant, en septembre 2006, le stade de France, par la grâce d'Alain Decaux (mort en mars 2016 et auquel il faut rendre hommage) et de Robert Hossein, s'était transformé en amphithéâtre romain : Ben-Hur avait affronté sur son char son frère ennemi le Romain Messala. Tout comme il l'avait déjà fait le 21 septembre 1961 au Palais des Sports de Paris. Fidèle à une tradition qui remonte à 1889 lorsque, au théâtre de New York, les deux chars se « déplaçaient » sur un tapis roulant. Car le théâtre avait précédé le cinéma pour adapter le roman de Lewis Wallace (1827-1905), disponible au Livre de Poche, mais dans une édition abrégée.

### Un général homme de lettres

Lewis Wallace (on dira ensuite Lew) est né le 10 avril 1827 à Brookville, dans l'Indiana. Après des études de droit, il devient avocat mais, en 1846-1847, il s'engage dans la guerre que les États-Unis mènent contre le Mexique. Au début de la guerre de Sécession il est colonel et il a, à son actif, dans ce combat fratricide, plusieurs coups d'éclat. Il réussit même à protéger Washington d'une prise par les troupes « rebelles ». Il quitte l'armée en 1865 avec le grade de major général. Dès lors il va mener une carrière politique. Il est successivement gouverneur du Nouveau-Mexique entre 1878 et 1881 et ambassadeur en Turquie de 1881 à 1905. Dès 1873, il avait relaté son expérience mexicaine dans un roman : *Le Dieu de beauté*. Cependant le succès ne vint que quelques années plus tard, en 1880, avec *Ben-Hur*, qui connaît, immédiatement, la faveur des lecteurs, des États-Unis d'abord, du monde entier ensuite. Les traductions vont se multiplier et le

Vatican ira jusqu'à patronner le roman. En 1885, Lew Wallace se retire de la vie politique. Le seul de ses romans qui connaît un relatif succès est, en 1893, *Le Prince de l'Inde*, un récit qui met en scène le Juif errant. Musicien, peintre (il a fait de nombreux portraits d'hommes célèbres), Lew Wallace est mort le 15 février 1905 à Crawfordsville (Indiana). En 1906 paraîtra son *Autobiographie*.

*Ben-Hur* demeure, dans la littérature américaine de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, un « apax ». Il brille d'un éclat tout particulier et c'est, sans doute, du côté de l'Europe, qu'il faut en trouver la source, dans la littérature des dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle où, sous l'inspiration du néo-classicisme et – sans doute – du mouvement décadent, va se manifester un intérêt pour l'Antiquité. Intérêt qui prendra d'ailleurs des formes différentes, selon les romanciers. Il faut avant tout mentionner l'archétype de ces romans à l'antique, le *Quo Vadis ?* (1896) de Sienkiewicz. C'est d'ailleurs grâce au romancier polonais que *Ben-Hur* a été traduit en Pologne dès 1888 et c'est lui-même qui a relu les épreuves.

### Un récit messianique

En fait, le ton de ce roman est à peu près unique dans la littérature romanesque et c'est, sans doute, ce qui fait son charme. Lew Wallace avait pour dessein de montrer, non pas la vie du Christ, mais celle de quelques-uns de ses contemporains. Ainsi la lumière est-elle mise sur quelques personnages : des Juifs, des Romains, des Arabes.

L'action relève à la fois de la parabole : un Juif est touché, parmi d'autres, par la « grâce », et du roman-feuilleton : la vengeance d'un homme dépouillé de ses biens et trahi par son meilleur ami. Et c'est ce mélange de ficelles romanesques et de ton inspiré qui donne au récit cet aspect si particulier. Ajoutons que l'itinéraire tourmenté de ce Juif devenu Romain, puis touché par la grâce, ne pouvait que séduire des lecteurs que troublait la déchristianisation de cette fin de siècle, inaugurée, sans doute, par le *Jésus* de Renan (1864).

La structure en est très classique et le découpage semble – déjà ! – appeler le scénariste. Des temps forts dans des lieux bien définis : Jérusalem, Antioche, Rome, le désert, la cité. Et – par-dessus tout – des morceaux de bravoure, dont l'un a fait depuis le tour du monde : la célèbre course de chars. Mais n'oublions pas le combat naval, la descente chez les lépreux, etc. En fait, ces morceaux de bravoure ont rendu un mauvais service au roman : ils l'ont présenté, dans les mémoires de ceux qui en ont lu – ou vu – des extraits tronqués, comme une suite d'épisodes, sur un fond de remplissages. Or, rien n'est plus faux : *Ben-Hur* forme un tout. Qu'on l'accepte ou non : il doit se lire, sinon d'une traite, du moins en entier. Il ne se fragmente pas et ne se déguste pas à petites lampées. C'est plutôt une énorme pièce montée qu'il faut engloutir avec boulimie. Certes la crème peut paraître parfois un peu écœurante et indigeste. Peu importe, elle fait partie du gâteau !

Car ce jeune adolescent, délicat et heureux de vivre, élevé princièrement dans une des grandes familles de Judée, de celles qui pactisèrent parfois avec les Romains, ne manque pas d'intérêt. Wallace a réussi là un intéressant portrait d'un de ces métis culturels, avant la lettre, attachés à la foi de leurs pères mais attirés irrésistiblement par la grandeur romaine. Certes si beaucoup furent tentés, tous – de loin – n'y succombèrent pas. D'ailleurs, le prince Juda Ben-Hur, une fois compris le caractère implacable de la colonisation romaine, voit en Jésus plus le Messie guerrier annoncé par les prophètes que le Messie souffrant qu'il se voulait être. L'épisode (sauté par le cinéma) où le héros tente de lever une armée pour combattre Rome, puis pour sauver Jésus est, en ce sens, révélateur.

Est-ce à dire que les êtres qui peuplent le roman ne sont que des types ? On pourrait difficilement le soutenir. Certes, il est tentant de simplifier. Mais, malgré le grandiloquent prologue, à la façon d'une ouverture d'opéra, qui met en scène les Rois mages, en fait trois entités représentant trois degrés de la sagesse païenne, l'ensemble du texte nous présente une riche galerie de portraits. Depuis le gouverneur cupide et ambitieux, Messala, jusqu'au *duumvir* honnête et loyal, Quintus Arrius. En passant par l'intendant fidèle à son maître, Simonidès, et le fier rebelle, Ildérim. Quant aux femmes, quelle série de touchantes héroïnes, vouées à la torture, à la malédiction, au malheur, avant le *happy end*, de rigueur !

On pourra, bien-sûr, gloser, çà et là, sur la vision à la fois naïve et pompeuse du monde judéo-romain, sur le mélange de récits apostoliques et de récits d'action, sur une esthétique larmoyante aussi. Il est vrai que, par certains de ces côtés, le roman a vieilli. Mais comme ces vieilles miniatures, s'il a perdu de son éclat, plus de cent ans après sa parution, il a, en revanche, gagné en profondeur et pris les couleurs pastel de la nostalgie.

## Le cinéma et la BD

Première version cinématographique, en 1907-1908, où, sous la houlette du metteur en scène Sidney Olcoch, on fit tourner sur une plage de Manhattan, avec un décor en toiles peintes, des... voitures de pompiers. Mais c'est dans la version de 1925-1926 que les choses deviennent plus sérieuses : un budget de 500 000 dollars (sur 5 millions) pour la seule course, un cirque de 650 000 m<sup>2</sup>, dix mille figurants, des techniques de prise de vue très sophistiquées avec des caméras fixées sous les chars, dix équipages et, parmi les assistants du réalisateur Fred Niblo, le jeune William Wyler, si traumatisé par le tournage qu'il fera stipuler par contrat, quand il réalisera la version de 1959, la plus célèbre, qu'il ne s'occuperait pas de la course de chars !

Cette version, avec, dans le rôle-titre, Charlton Heston, est un monument du cinéma. La course – qui se déroule ici à Jérusalem et non à Antioche, comme dans le roman – a nécessité des pistes de 1000 mètres de long, quatre statues de

30 mètres de haut, des milliers de figurants (entre 6000 et 15 000), 1200 m<sup>3</sup> de bois, 500 tonnes de plâtre, 40 000 tonnes de sable blanc, 400 km de tubes métalliques. Le revêtement, après plusieurs essais malheureux, est une mince couche (4 cm) de lave broyée.

Autre problème et de taille : l'emploi d'une nouvelle caméra de 65 mm imposa un objectif de 140 mm et obligea – au risque d'accidents – de filmer de très près chars et chevaux. Trois caméras fixes et des caméras automatiques fixées sous les chars (et que la poussière rendait très vite aveugles) étaient assistées par des camions avec plateaux fixes pour les travellings avant et arrière. Quant aux chars, ils étaient munis de freins hydrauliques qui permettaient aux conducteurs de les renverser avant que les chevaux ne se décrochent. De petites charges de dynamite pulvérisaient alors les roues, au moment de la collision. En 2010, la télévision donnait une médiocre version du roman, réalisée par S. Shil. Enfin, en 2016, le nouveau *Ben-Hur* de T. Bekmambetov. Quant aux amateurs de BD, ils pourront lire les 4 volumes en images de J.-Y. Mitton (Delcourt).

### « Il était sur son char... »

Exit Ben-Hur mais restons dans l'univers du cirque. La course de chars, temps fort des jeux du cirque, est, dans l'imaginaire européen – avec les combats de gladiateurs – le symbole même de la romanité. Tout comme pour les spectateurs de la Rome antique, plébéiens et patriciens confondus, voire unis, la même fièvre. Sur les murs et sur les affiches s'étaient les mérites des vedettes du bige ou du quadrigé. Scarpus aux 1043 victoires, Pompeius Lusculus qui en comptait 3559 ou encore Dioclès, champion toutes catégories qui prit sa retraite avec 3000 victoires en bige, 1462 en quadrigé et... 35 millions de sesterces. C'est qu'à Rome même qui comptait de nombreux hippodromes dont le célèbre Grand Cirque, le Circus Maximus, les courses de chars dataient du VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. et perdureront, après la « chute » de l'Empire, à Byzance jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle.

Si les cochers sont en général des hommes de basse condition, certains empereurs, comme Néron, ne dédaignèrent pas de descendre sur la piste. Car les courses, objet de toutes les passions, recoupaient aussi des classes sociales : les Verts étaient les champions des foules plébéiennes, les Bleus portaient les couleurs patriciennes. Ce monde, il faudra attendre au XIX<sup>e</sup> siècle le roman historique, en attendant la peinture pompier, pour le faire revivre.

On ignore trop souvent – faute impardonnable ! – que la première course de chars de la littérature romanesque se trouve chez... Alexandre Dumas, dans un roman de jeunesse : *Acté* (1839), dont le héros, qui conduit son char vers la victoire n'est autre que l'empereur Néron ! Ce roman, qui annonce la première représentation picturale, celle de Jean-Léon Gérôme : *Course de chars* (1876), est disponible chez Arléa (18 euros).

Il ne sera pas facile, sinon en vidéo d'occasion, de trouver la superbe course de chars de la *Théodora* de Riccardo Freda (1953). La scène se passe à Byzance et c'est l'héroïne qui conduit elle-même son char. On pourra, en revanche, voir sans problème la poursuite en chars qui oppose le héros de *La Chute de l'Empire romain* (Antony Mann, 1964) au futur empereur Commode (un coffret de 2 DVD, aux éditions Opening, avec commentaires historiques).

Dans un domaine plus biblique, on se souviendra que, dans *Les Dix Commandements* (Cecil B. DeMille, 1956), les chars du Pharaon se lancent à la poursuite des Hébreux (un DVD chez Paramount). On n'oubliera pas d'admirer la ruse de Salomon qui lui permet de vaincre les chars égyptiens supérieurs en nombre aux siens, dans *Salomon et la reine de Saba* de King Vidor, 1959 (un DVD, chez MGM DVD).

On préférera, après ces frivolités, revenir à des choses plus sérieuses et signaler l'ouvrage qui fait autorité : le catalogue de l'exposition du musée archéologique de Lattes, consacrée en 1990 à : *Le Cirque et les courses de chars. Rome-Byzance*. À commander aux éditions Imago-Lattes (Musée Henri Prades, B.P. 52, 34972, Lattes Cedex).

**Claude Aziza**

Université de la Sorbonne Nouvelle,  
Paris III

claude.aziza@laposte.net

